

Un état des études sur l'action du substrat/adstrat « libyque » en Sarde : problèmes et méthodes

Valeria Argiolas

Univ Aix Marseille, CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence

In the mid-twentieth century the studies conducted Paleontologia sardo-africana on the linguistic influence of the so-called "Mediterranean substrate" had some visibility, especially in romance linguistics. Yet a problematic concerning the methodology applied by most of the substrate etymologists soon became apparent: the correspondences were not supported by phonetic rules, so their approach was considered to some extent to be lacking scientific rigour. In this respect, Terracini, Bertoldi, Wagner, Hubschmid and Serra could develop their own analysis upon the action of an ancient state of the Berber languages on the spoken Latin of Sardinia, together with a reflexion on the boundaries of their work.

1. Introduction¹

Galand (1981b) a affirmé dans sa présentation du libyque qu'« on dispose, pour l'Antiquité, d'une masse de matériaux onomastiques livrée par les inscriptions puniques, grecques et latines et par les auteurs anciens. Leur exploitation est très délicate. On peut conjecturer qu'il y a là, à côté de noms libyques, des épaves encore plus anciennes. Des rapprochements parfois suggestifs ont été proposés avec

¹ Abréviations : sard.: sarde ; camp.: sarde campidanien, pansarde= dialectes centraux, campidanien et logudorien ; lat. : latin; grec.: grec ancien; panberb.: panberbère; chaou : chaoui ; chl : chleuh ; coll. : collectif ; Dje : dialecte de l'île de Djerba (Tunisie) ; fém. : féminin ; ghd : ghadamsi dialecte de Ghadamès (Libye) ; kab : kabyle ; mc : dialecte tamazight, parlers du Maroc central ; msc. : masculin ; mzb : mozabite adj.: adjectif; n.: nom; ; npers.: nom personnel; n. d'un. : nom d'unité ; nef : néfoussi, dialecte du Djebel Nefousa (Libye) ; p. ext. : par extension ; pl. coll. : pluriel collectif ; pl. : pluriel ; plssg : pluriel sans singulier ; rif. : rifain (parler du Rif) ; tou.: touareg; aha.: dialecte touareg du Ahaggar; zoua; zouaoua; ital centr.: italien central; berg.: dialecte italien de Bergame; calabr.:dialecte italien de Calabre; basq.: basque; prov.: provençal; latial.: dialecte italien du Latium; port.: portugais; sic.dialecte italien de Sicile; p. ext: par extension; cast.: castillan; cat.: catalan; arag.: aragonais; wrg: wargli.

Système de transcription : en général, en les reportant, nous respectons les systèmes de transcription des auteurs. Toutefois, nous faisons référence, dans nos analyses, au système de transcription suivant :c= [ʃ] ; j = [ʒ] ; ġ = [dʒ] ; č = [tʃ] ; ε=[ɛ] ;ħ =[h] ; le schwa est noté ə en touareg et Ghadamès e représente [ɛ] (cf. Naït-Zerrad 2004).

des données d'autres pays méditerranéens, et notamment de la Sardaigne antique » (p. ??).

Les études berbères s'accordent aujourd'hui à nommer « libyque » la langue de plus de mille inscriptions découvertes dans toute l'Afrique du Nord, de la Libye au Maroc. Le libyque ainsi défini est une langue épigraphique et son interprétation, partielle et problématique, est tenue pour un état ancien des dialectes et des parlers berbères. Toutefois, les spécialistes de linguistique romane et les sémitisants ont eu recours au terme « libyque » afin de devoir rendre compte de ce qui n'apparaît pas rattachable au fonds lexical de la langue punique documentée ou pour justifier la comparaison lexicale entre le berbère et les langues romanes du pourtour méditerranéen. On s'est souvent trouvé ainsi à parler de « libyque » dans une situation assimilable à celle décrite par Benveniste (1957) - qui avait défini une langue préhistorique agissant sur la structure du grec ancien appelé pélasgique, « une pure fiction qui ne correspond à aucune réalité linguistique ». Comme le rappelle Galand (1981a), « Libye » est le nom que les Grecs utilisaient pour nommer l'Afrique du Nord et Hérodote fut le premier (IV, 155) à avoir fait référence à la langue libyque en disant que la Pythie avait vaticiné à Battos Λιβυκή γλώσση. L'héritage de matrice hellénique et la présence du matériau onomastique libyque chez des auteurs classiques ont contribué à faire en sorte qu'une tradition d'études en linguistique romane et sémitique se soit consolidée. Récemment, le sémitisant Garbini (1960) a proposé l'étude du toponyme sarde *Sirai*, nom relatif à une colline et à un fleuve dans les environs d'un important site phénicien et punique, situé à côté de la petite ville de Carbonia (dans la province de Cagliari), en le rapprochant de *Zraya*, nom de lieu en Afrique du Nord cité par Ptolémée (IV, 2) aussi en tant que *Zaratha* (Ptolémée IV, 2) et à *Zarai* (*Itinerarium Antonini* XXXV). Garbini rappelle que cette appellation est présente dans une inscription latine où ce nom semble apparaître sous la forme d'un ancien ethnique : *Zarai (t)an* (CIL VIII, 4511). A la base de *Zraya-Zaratha-Zarai*, Garbini reconnaît le mot pan-berbère *azru* « pierre, roche ». Il conclut que le toponyme sarde est « de probable origine libyque » et qu'il doit être expliqué par le phénomène historique de la colonisation carthaginoise de l'île². Du côté romanisant, Paulis (1987 ; 1991), en émettant une hypothèse sur l'étymologie de quelques noms de plantes en sarde, a parlé à nouveau, avec prudence, de « substrat libyque » sans faire référence aux écritures anciennes. Dans *I nomi popolari delle piante in Sardegna* (1992), il parle de probable « substrat libyque » pour le nom populaire du « cresson de fontaine » (*Nasturtium officinale* L.) sard. (dialectes du centre de la Sardaigne) *gúspinu*. Il rapproche ce nom populaire du témoignage de la glose de Pseudo-Apulée (Ps. Ap. 20) *punici cusmin vocant* ; CGL 3,557, 73 : *cusmin i. nasturtium* ; CGL 622,23 : *cusmin id est nasturcium*. Et il affirme que « *cusmin* (*Nasturtium officinale* L.) est

² D'après les sources classiques (cf. notamment Pausanias, *Description de la Grèce*, X, 17-18 et Cicéron, *pro Scauro* 15), des colons libyens seraient arrivés en Sardaigne dans le contexte de la politique d'exploitation intensive des champs de blé du Sud de l'île de la part des Carthaginois.

une forme étymologiquement obscure au sein du sémitique. (...) Par conséquent, ce mot a quelque probabilité d'être en punique un mot appartenant « au substrat libyque » ou un autre substrat pré-punique d'Afrique du Nord ». Loin d'être une question purement nominaliste, parler d'un « substrat libyque » questionne le discours académique sur le berbère et les limites de la méthode comparative dans la reconstruction d'un état de langue non documenté. Sur les noms de plantes en sarde et l'héritage carthaginois, Múrcia Sánchez (2011) se demande : « échos phytologiques en Sardaigne et en Afrique du Nord : substrat « méditerranéen » ou diffusion par le punique ? ». Le « romarin » sarde campidanien *tsíppiri* semble bien identifié en tant que punique par la glose « *a Grecis dicitur libanotis, alii ycteritis, Itali rosmarinum, Punici zibbir* » (Pseudo-Apulée 80, 31). Múrcia Sánchez (2010 ; 2011) cite aussi la leçon *Afri zibir* (Antonii Musae, *De herba Vettonica liber*) et la forme *zaber* (*Corpus glossariorum latinorum*). Il considère *zibir* comme la forme de base et explique ce mot glosé « punique » en le rapprochant d'un nom berbère du romarin *azir* de la sorte : *zVβīr > *(ā-) zVβīr > *azəβīr > azir. Il conclut : « puisque l'empreinte du punique en Sardaigne est attestée à plusieurs reprises, il est probable que *tsíppiri* soit un punicisme, mais nous ignorons s'il est de souche cananéenne ou pris de l'amazigh de la côte méditerranéenne nord-africaine. Nous laissons aux sémitisants spécialistes du domaine phénico-punique le soin de déterminer l'origine cananéenne du nom du romarin en amazigh et en sarde. Cet exemple lexical permet de conclure qu'au fur et à mesure qu'avance la connaissance des langues du bassin méditerranéen, le recours, longtemps employé, à un « substrat méditerranéen » plus ou moins commun, sur lequel se serait imposée une couche de langues indoeuropéennes, devient de moins en moins justifié » (Múrcia Sánchez (2011).

2. Terracini, l'« action de substrat » et les correspondances ibéro-sardo-berbères.

Benvenuto Terracini, avec « *Osservazioni sugli strati più antichi della toponomastica sarda* » (1927), et « *Gli studi linguistici della Sardegna preromana* » (1936), représente le point de départ d'un filon spécifique d'enquête sur la dimension culturelle des mots de substrat en sarde. Ces études se connectent à un composé d'intérêts linguistiques concernant les problèmes de reconstruction d'une influence commune aux « aires sardo-africaines ». L'aspect novateur de ces études demeure la façon dans laquelle sont conçus les rapports parmi la langue dominante et la langue dominée à l'intérieur des faits de substrat. En se déclarant ouvertement héritier de la linguistique idéaliste, et en particulier de celle de Vössler, Terracini se dit convaincu qu'il n'est pas possible de séparer les éléments de substrat prélatins des éléments latins : « *in quanto non si tratta di composizione meccanica, ma di creazione organica* » (Terracini 1937). Il affirme ainsi « *la convergenza fra azione di sostrato e innovazione* » en raison du fait que toute forme d'action de substrat est en réalité explicable par une situation de bilinguisme et représente la confluence de deux traditions linguistiques distinctes. Enfin, l'action de substrat se configure en

tant que fait culturel³. Terracini met en évidence le fait que les historiens Gsell (1913-1929) et en particulier Schulten, dans son œuvre : *Geschichte von Numantia* (1914), ont été les premiers, guidés par les témoignages des auteurs classiques, à avoir recherché les traces de l'expansion libyque en Sardaigne – et cela par le biais d'un nombre « *più o meno sicuro, più o meno grande* » de consonances entre la toponymie libyque et sarde. Ainsi, c'est aux travaux respectifs de Schulten, de Gsell et de Meyer-Lübke (1926) que les études de Terracini font sans cesse référence. Sur l'approche de Terracini concernant les questions de substrat en général et de « substrat libyque » en particulier, nous pouvons partager la position de Silvestri (1977) : « *il limite di Terracini consiste forse in un eccesso di caratterizzazione culturale degli elementi di sostrato* ». A ce propos, Atzori (1968) avait rappelé que, lorsque les historiens et les juristes furent surpris par les formes de la propriété collective de la Sardaigne médiévale, formes méconnues à la civilisation latine, Terracini avait adhéré aux hypothèses qui voyaient dans ces institutions le réflexe des conditions socio-linguistiques prélatines [et « *probabilmente africane* »] (Terracini 1950). En 1927, il lui semble évident l'existence d'un courant linguistique qui relie la Sardaigne à l'Afrique du Nord et à l'Ibérie antique, et il conclut que « *siamo davanti alla prova di un'origine e di una storia comuni* ». Toutefois, tout au long de son argumentation en faveur de cette hypothèse, il se pose la question suivante « *(...) migrazioni di popoli o semplice irradiazione culturale ?* » ; et il répond avec prudence : « *a questa domanda la linguistica non potrà mai rispondere con precisione : si tratta di una distinzione che elude les possibilità di conoscenza degli stessi mezzi di inchiesta* ». Ainsi, en 1927, la Sardaigne prélatine et prépunique lui semble « *immersa nella zona mediterranea e intersecata da due correnti : una che l'unisce all'Africa e all'Iberia, un'area che pare avere il suo centro nel Tirreno settentrionale. (...)* ». Le courant tyrrhénien lui apparaît, cependant, plus faible et évanescant par rapport au courant qu'il dénomme « africain ». En effet, Terracini donne une plus grande visibilité à ce qu'il appelle « *l'elemento predominante di tipo libico nelle corrispondenze ibero-sardo-africanes* », en invitant à tenir compte du fait que l'Ibérie antique semble liée à la Libye par des rapports de substrat « sensiblement identiques » à ceux qui lient la Sardaigne à la Libye. Au sujet d'une hiérarchisation de ces rapports de substrat, il affirme : « *rispetto all'iberico i rapporti con la Libia paiono avere un aspetto più continuativo, certo diventano i soli quando dalla preistoria si passa alla storia (...). La Libia dei Libi è diventata la Libia dei Fenici e dei Cartaginesi e la prima storia sarda è storia fenicia e punica* ». Dans ce sens, est analysé l'accord sarde-berbère et basque qui voit le mot sarde campidanien *mógoro* « colline » rapproché du basque

³ « *L'azione del sostrato, laddove è più profonda, suppone dunque un'interpretazione di sistema ; questa, agli occhi della linguistica comparata, che risale la Storia a ritroso, vale al fine di scoprire la permanenza di un elemento della lingua vinta, ma rifacendo il natural corso della Storia, il processo si risolve in uno sviluppo entro gli schemi della lingua vittoriosa. Dai relitti isolati a questi profondi fenomeni di compenetrazione è tutta un'infinita sfumatura di procedimenti che interessano perché denotano un'infinita varietà di contatti culturali concreti, d'un significato storico preciso.* » (Terracini 1950)

mokor « tronc d'arbre » et de la racine pan-berbère *myr* « être grand » (Terracini 1927), rapprochement accepté aussi par Wagner (1950). Terracini (1927) met donc en lumière des séries onomastiques où semblent apparaître des terminaisons communes à l'Afrique, à la Sardaigne et à l'Ibérie antique. L'étude de ces terminaisons lui apparaît comme la voie la moins risquée dans les questions d'attribution des substrats (il n'exclut pas une influence « libyque » rattachable à la colonisation punique de Sardaigne). Voici les séries de mots qui semblent avoir des terminaisons communes à la Sardaigne, à la Libye et à l'Ibérie antique :

- 1) terminaisons en *'-ir*, *'-il* (ou *ír*, *íl*) : pour la Sardaigne, les « ethniques » en *-enses* et *-itani* : *Gallil-enses* (CIL, X, 7852), *Giddil-itani* (CIL, X, 7930) ; *Ibili* (CSP), *Ithir* (CSP), *Migili* (CSP, 138), et les noms de lieu *Isili*, *Ittiri*, *Estersili* qu'il rapproche des toponymes africains *Igilgili*, *Bidil*, *Aquis Tibil-itani*, *Tinidiri*. Pour l'Ibérie antique, sont attestés les toponymes de type *Bilbilis* (pour les ultérieures attestations ibériques, Terracini renvoie aux œuvres de Schulten (1914) et de Meyer-Lübke (1926) ;
- 2) terminaisons en *-àr*, *'ar* : en sarde, sont attestés les noms de personnes *Udaddhar* et *Altasar* (CSP), *Ardar* (CSP), *Mascar* (CSP), *Nascar* (CSP), *Nurkar* (CSP), *Castauar* (CSP), *Tanar* (CSP), *Tutar* (CSP), *Sumanar* (CSM) et les noms de lieux *Sàrdara* et *Atzàra* ; en libyque *Sufasar*, *Naraggara*, *Cebar*, *Sascar*, *Tilibaris Eilimar*, *Catubar*, *Mescar* ; pour l'Ibérie antique, Terracini renvoie aux noms en *'-ar* cités dans Meyer-Lübke 1926 ;
- 3) terminaisons en *'-in* : en sarde *Curin* (CSP), *Etin* (CSP : 186), *Urin* (CSO), *Senin* (CSP 27) ; *Usini*, *Sèdini*, *Gùspini* ; en Afrique, les noms personnels *Siddin*, *Stiddin* et d'autres exemples présents dans Schulten (1914) ; pour l'Ibérie antique, Terracini renvoie à Meyer-Lübke (1926) ;
- 4) terminaisons en *-àn* : « la Sardaigne semble riche en terminaisons an – *àn(a)* [voir les noms de lieux *Arzana*, *Ussana*, *Meana*] alors qu'en Afrique cette terminaison semble présente dans les ethniques et l'anthroponomastique : *Silvaizan*, *Altifatan*, *Antifan*, *Audiliman*, *Cullan*, *Carcasan*. Pour l'Ibérie antique, Terracini renvoie aux noms propres en *-an*, *anes* dans les œuvres de Schulten (1914) et Meyer-Lübke (1926) ;
- 5) toponymes sardes en *-ai* (*Olzai*, *Ollolai* etc.) « *l'Africa risponde* » (Terracini 1926) avec *Auzai*, *Zarai*, *Gadaiae sinus* » et anthroponymes : *Cutai*, *Fazai*, *Gadaia*, *Gurai*, *Sabbatrai*. Pour compléter la série des noms en *-ai* (Terracini, 1926), ce dernier (1936) décèle en berbère une tendance - dans la dénomination de certains noms de plantes - à avoir une terminaison en *-ai*, *-ay* : *axsay* « courge » *azmay* « jonc » ; *bagai* « rovo » (Laoust, 1920 : 22) ;
- 6) « de la terminaison *-àrr*, *-érr*. *-úrr* » qu'il considère comme une caractéristique de l'Ibérie antique, Terracini rapproche la terminaison « africaine » *-curru* ; et renvoie pour les exemples à l'œuvre de Schulten 1914,

alors que le sarde serait représenté par la série toponymique *Sigerri, Batteredra, Gusurra, Soccomerru* ;

- 7) la terminaison *-issa, -essa*, à nouveau considérée comme une « particularité ibérique », serait représentée en Sardaigne par la série *Macopsisa, Sotenissa, Villa Galbissa, Baressa* et en Afrique par les types *Membressa* et *Massinissa*.

Dans le *continuum* préhistoire-histoire entre la Sardaigne et l'Afrique, Terracini, en 1927, pose la question relative à l'établissement d'une chronologie relative là où il demeure problématique d'établir une chronologie absolue : « *resterà da stabilire quale valore cronologico abbia la constatazione di quest'area [sardo-africaine], cioè se rappresenti una o più ondate d'influsso partente da un solo centro. I dati extralinguistici ci ammoniscono, entro la zona africana e la Sardegna, fra la possibilità di "remotissimi rapporti libici" e la possibilità o la certezza di colonizzazioni recenti dall'Iberia e dalla Libia (per quest'ultima abbiamo addirittura il caso della conquista punica)* ». En 1936, dans « Gli studi linguistici sulla Sardegna preromana », il rappelle que la Sardaigne latinisée a toujours gardé des liens très étroits avec l'*Africa romana*, surtout si l'on songe au système vocalique avec le maintien des timbres originaires, à la conservation des occlusives vélaires devant voyelle palatale en sarde et dans les anciens emprunts au latin du berbère, et à des isoglosses comme l'innovation sarde et africaine *GEMELLUS* (au lieu de *GEMINUS*). A l'action d'un substrat commun, est rattachable, selon Terracini, la forme qui a pris la latinité en Sardaigne et dans les résidus latins du berbère ; et à une irradiation provenant d'Afrique sont reliées les innovations que présente le latin parlé de Sardaigne, « *paese romanzo per eccellenza conservativo* ». Par rapport à l'influence de l'*Africa romana*, il se demande si les éléments préromains communs à l'Afrique et au latin (ex. : panberb. *abuda /tabuda* : lat. BUDA « massette ») ne soient arrivés en Sardaigne (sard. log. *búda*) de la Libye avec un flux de latinisation. Terracini met également en évidence le fait qu'il paraît un trait commun des transcriptions latines de l'onomastique sarde et libyque le fait que les occlusives sont parfois rendues dans la variante sourde/sonore (pour le sarde, il cite l'exemple du mot *mastruca* « espèce de vêtement ancien en fourrure », attesté aussi dans la variante phonétique *mastruga* ; pour les exemples en libyque, il renvoie à Mercier (1924)). A l'action d'un substrat commun est reconduite la confusion entre le neutre pluriel et le féminin singulier et l'usage de la forme de futur du type *HABEO CANTARE*. En ce qui concerne la confusion entre le neutre pluriel et le féminin singulier, Terracini (1936) met en lumière l'occurrence en berbère (kab. *tayuga*) et en sarde médiéval (*juga*) de la forme féminine utilisée pour désigner la paire de bœufs (< lat. IUGUM « joug »). Également la tendance à exprimer le neutre pluriel par le féminin singulier se trouverait en sarde dans les dérivés du lat. *MURA, LIGNA*, etc.

Sur l'importance du collectif en berbère, Terracini renvoie aux études de Beguinot (1931, 29-30). Il remarque : « *dare al collettivo la forma femminile è abitudine ben latina ; ma il notevole sviluppo che questo tipo ebbe negli scrittori latini d'Africa e in Sardegna riposa su un'abitudine linguistica preromana che possiamo ancora*

osservare nella grammatica berbera ». Terracini (1927) analyse les formes des anciens toponymes sardes qui apparaissent dans les documents médiévaux : *Mocor* dans la variante *Moco* ; *Joscla* à côté de *Joscar* ; *Oruspe* à côté de *Drusper* comme autant des mots qui présentent une alternance ayant valeur grammaticale. Dans les documents sardes médiévaux est attesté le toponyme *Gennor* qui, plus tard, apparaît romanisé comme pluriel sous la forme *Gennos* ; également à côté de *Mandas*, il y a témoignage d'une forme *Mandara* qui suppose une origine **Mandar*. Terracini affirme: « *l'uscita in -or (CSP : Othikeor, Nugor, Mocor) atona (o in -ar) è quindi probabilmente un plurale* ». En berbère (kab.), dans des anciens noms appartenant au lexique archaïque et conservatif de la toponymie, de la botanique et de l'anatomie comme *adrar* « montagne », *kwessar* « pente », *tcamar* « barbe », *taxyart* « concombre », *buneqqar* « cardon », *yesmar* « mâchoire », etc., un formatif *-ar* paraît présent. Hubschmid cite aussi la série toponymique sard. : *Sénnori*, *Mògoro*, *Nùoro* (*Nugoro*), *Séneru* (*S*) et *Tèltoro*. Il considère que dans l'onomastique des inscriptions latines, il est plus facile de trouver en Sardaigne des résonances libyques plutôt que carthaginoises et il rappelle que le nom personnel sard. *Uddadhar* fut rapproché par Pais (1894) des noms « africains » en *-ar* qui sont, en général, libyques. Il insère donc le nom sarde à l'intérieur d'une série : lib. *Tubmar* (*CIL*, X, 7878), sard. *Altasar* (*CSP*), *Ardar* (*CSP*), *Mascar* (*CSP*), *Tutar* (*CSP*, 109), *Sumanar* (*CSM*, 183); lib. *Sufasar*, *Naraggara*, *Cebar*, *Sascar*, *Tillibaris*, *Eilimar*, *Catubar*, *Mascar*. Voici l'étude des suffixes latins qui paraissaient à Terracini montrer une réaction de substrat et qui ont des correspondances en « libyque » :

- 1) L'ancien suffixe ayant valeur d'ethnique lat. *-itanus*, non antérieur à Cicéron, et répandu dans une aire géographique appelée par Terracini « *afro-ibero-acquitano-balearo-sarda* », « *può nascondere un suffisso appartenente a un sostrato prelatino* » (Terracini, 1927) qui a sa base en *-id/it +an* et qui trouve surtout dans la toponymie « africaine » une « *documentazione solida* » : *Thamasida*, *Tocolosida*, *Fulgurita*, *Giti*, *Silcadenit*, etc. En sarde *-itanus* est représenté par les ethniques *Giddilitani*, *Cagliaritano*, *Sulcitano*, etc. ;
- 2) D'après Terracini (1936), le latin possédait un suffixe *-one* avec la fonction d'individualisation d'une personne ayant une qualité bien définie ou qui exerce un métier précis ; ex. : *CAUPO-ONIS* « patron, aubergiste, gargotier », *NEBULO-ONIS*, « vaurien, paresseux, oisif, parasite, dilapidateur », *CICERO-ONIS*. Ce suffixe serait pénétré en latin d'un substrat méditerranéen qui comprenait l'onomastique étrusque, grecque, ligurie, d'Aquitaine, ibérique, libyque et sarde. En Sardaigne, ce suffixe est identifié dans les anthroponymes *Tarcalione*, *Barusone* et dans les noms de lieux : *Turris Liguionis*, *Genone*, *Chitarone*. Cependant, Terracini remarque qu'il n'est pas un usage latin d'appliquer ces suffixes aux noms d'animaux comme dans les exemples *CAPITO-ONIS* « poisson », *STELLIO-ONIS* « stellion », *VESPERTILIO-ONIS*, « chauve-souris » ; et que de fait les noms d'animaux en *-ONE* évoquent une origine sûrement barbare. Pline l'Ancien (*Hist. Nat.* VIII) atteste l'appellation

d'une espèce d'onagre en libyque : *lalisiones* ; et pour l'Ibérie antique des noms d'animaux tels que *musmones*, *asturcones*, *theldones* ; pour le sarde est attesté le type *muflo-onis* (Terracini, 1936). Enfin, Terracini (1936) met en évidence « la monotonie » vocalique de patronymiques anciens en sarde *Migili*, *Gidili* etc., et celle consonantique de noms de lieux sard. *Ussassai*, *Lella*, *Lollove*, *Marmilla*, qui trouvent une correspondance dans les noms « africains » *Igilgili* et *Marmarica* et dans le nom ibérique *Bilbili*.

3. Bertoldi, les deux mots de substrat définis « libyques » par le rapprochement avec le berbère et accueillis dans le *Dizionario Etimologico della lingua Sarda* de Wagner (DES).

Quant à l'apport de la comparaison directe entre le sarde et le berbère à la lexicographie, nous devons aux travaux de Bertoldi (1943, 1948a et 1948b) les deux mots de substrat reconnus en sarde (cf. Hubschmid 1953 ; Paulis 1991) et accueillis dans le *DES* (*DES*, II : 412 ; *DES*, II : 546). Bertoldi s'est occupé des substrats méditerranéens depuis 1928, avec « Antichi filoni nella toponomastica mediterranea incrociati nella Sardegna », dans *Revue de Linguistique Romane* IV, p. 222-250. En 1943, avec *Linguistica storica*, il traite des correspondances entre le sarde et le berbère, sujet qu'il développera en 1948, dans *Archivio Glottologico Italiano* vol. XXXVI, pp.16-17 et dans *Museum Helveticum* V, p. 80. En 1950, avec *Colonizzazione dell'antico mediterraneo alla luce degli aspetti linguistici*, l'influence linguistique d'un état ancien du berbère est encadrée dans le contexte culturel de la Méditerranée antique. Bertoldi donne aux deux correspondances qu'il propose le nom de « libyques » sans faire référence aux données onomastiques provenant des inscriptions latines et/ou des textes grecs et latins. Il compare donc le sarde et le berbère en vertu des principes théoriques implicites dans sa théorie de substrats : ces derniers, agissant sur la structure profonde du latin parlé dans les différentes régions de la *Romània* auraient donné aux langues romanes la physionomie qui leur est propre. Des catégories sémantiques bien définies lui semblent acquises à la recherche « substrastisante » et ces dernières se révéleraient en tant que « *soppravvivenze tipiche del patrimonio lessicale mediterraneo* ». Dans ces catégories sont comprises les paroles concernant les particularités du sol, les appellations relatives aux formations géomorphologiques, celles relatives aux noms des plantes et des animaux sauvages. Ainsi, le premier emprunt reconnu en tant que « libyque » par Bertoldi (1943) appartient au lexique de la botanique et concerne le mot sard. camp. *sèssini*, *sèssene* (au village de *Desulo*) « *Cyperus longus* L. », rapproché de la forme chleuh rencontrée dans Destaing (1924) *θizzi* « brin d'alfa » (*DES*, II, 412). Or, la comparaison directe avec les exemples berbères proposés par Bertoldi pose des problèmes phonétiques de taille mais, c'est en suivant la voie d'investigation tracée par ce rapprochement que l'on pourra mettre en relief des résultats au travers de la comparaison interne au sein des dialectes berbères. Le kabyle semble garder les formes les plus conservatrices du point de vue phonétique : *zzemzem* = « être mince, ténu » ; *azzemzum* = « brindille, fil d'alfa » (Dallet

1982). La forme kabyle montre, en comparaison interne, un redoublement expressif ou de manière (*cf.* Chaker 1972- 1973) par rapport au témoignage du tamazight du Maroc central qui présente une forme *azmu* « jonc très fin employé dans la confection des nattes » (Taïfi 1988). Toujours en tamazight, d'après le schème nominale aCCuC, par le redoublement de la deuxième consonne radicale (C2) - ce qui est à considérer comme une alternative expressive ou de manière au redoublement syllabique- nous avons rencontré la forme *azemmmu* = « orge encore légèrement verte qui sert à confectionner le *bendaq* » (Taïfi, 1991). Le touareg (Ahaggar) (de Foucauld, I, 250) témoigne à ce propos : soit la forme « simple », soit celle à redoublement expressif *ezzem* « maigrir » et *ezemzem* « être mince, ténu » (Argiolas, 2017).

Dans le même contexte théorique comparatiste, Bertoldi (1948a ; 1948b) rapproche les formes sardes *tsinníya* (campidanien), *θinnía* (dialectes centraux), et *tinnía* (logudorien) « sparte » (*DES*, II : 546) au berbère Nefûsi de Fassato *tsennît*, « alfa, qualité inférieure pour confectionner cordes, nattes, etc. » « *Lygeum spartum* L., sparte » (Beguinot, 1942), *asennaž/* plur. *isennaž*, *θisennažin* « nasse d'alfa, corbeille de roseau, longue et étroite, sans anses » (Destaing 1914) ; kab. *Tisniŋt* ; *tisnatin* « petit couffin en alfa » ; *tésanit* au même sens ; oua. *isni*, *isnan* « grand couffin en alfa » (Dallet, 1982 ; *cf.* aussi Múrcia Sánchez, 2010 : 510). Múrcia Sánchez (*ibid.*) propose également une étymologie berbère pour le mot latin « vulgaire » (non attesté) **seniculum*. Dans les dialectes sardes méridionaux des aires rurales, est présente la variante phonétique *tsónni*, *tsónnia* qui semble directement à rapprocher (Bertoldi, 1948a ; 1948b) des formes berbères *tsunnît*, *tsunît* (« corbeille tressée en jonc ») dans le dialecte chleuh des Beni Snous (Destaing, 1914). L'attestation de la variante *tsónni*, *tsónnia* dans les seuls dialectes ruraux du Campidane se prête à être interprétée par l'hypothèse d'une réintroduction du nom libyque du sparte par le biais de la colonisation carthaginoise (Paulis 1991). Mais l'hypothèse d'un substrat linguistique libyco-berbère dans le punique parlé de Sardaigne ne peut pas être exclue non plus. La double présence du nom « libyque » du sparte suggère une chronologie relative et une réflexion concernant l'existence d'au moins deux substrats distincts définis de par les correspondances avec le berbère proposées par Bertoldi : 1) un substrat pré-punique, dont tous les dialectes sardes, d'après les traitements dialectaux attendus, participent ; 2) un substrat historique ou à historiciser comprenant le seul dialecte campidanien, celui qui pourrait montrer le réflexe le plus direct de la longue et capillaire colonisation carthaginoise de Sardaigne. A la forme berbère *tsunnit* a été rapporté le lat. *FŪNIS* « corde » par Pittau (1991). En émettant l'hypothèse de l'emprunt parallèle, l'influence de cette même forme berbère est aussi à étendre au grec *θωμυζ* « corde » (Et. : inconnue, *cf.* DELG 135) (Argiolas, 2017). Les formes berb. nef, mzb et kab *isni*, *isin* appartiennent au même groupe lexical tout en étant dépourvues des indices *ti*__*t* « baie ou crique en demi-cercle utilisé par les femmes et qui sert de *foqqara* » (Laoust, 1920). Elles sont à rapprocher du latin *SINUS* « pli concave ou en demi-cercle, pli demi-circulaire que forme un vêtement et dans laquelle les mères portent leur enfants », dans le sens technique : « poche qui forme le fond d'un filet,

enflure d'une voile ; petite courbe d'une serpette ; baie ou crique en demi-cercle. (...) Sans étymologie » (DELL, 629) (Argiolas, 2017).

4. Wagner, « les parallélismes ethniques » entre la Sardaigne et l'Afrique du Nord et la reconstruction linguistique

Wagner s'est occupé de paléosarde depuis 1907 avec « Gli elementi del lessico sardo » dans *Archivio Storico Sardo* III p.370-420. En 1931, c'est avec l'article « Uber die vorrömischen Bestandteile des Sardischen » dans *Archivum Romanicum* XV p. 207-247, qu'il développe ses études sur les substrats en sarde. En 1933, il publie « Osservazioni sui sostrati etnico-linguistici sardi » dans *Revue de Linguistique Romane* IX, p. 275-284 ; et, en 1943, « Zum Paläosardischen » dans *Vox Romanica* VII, p.306-323. Il parle de substrat « libyque » en sarde en 1941, dans *Historische Lautlehre des Sardischen*, au chapitre 175, et en 1950, avec *La lingua sarda. Storia, spirito e forma*, p. 254-280. Les travaux de Wagner s'insèrent polémiquement dans le cadre des discussions autour de la place à réserver aux faits purement phonétiques dans les études étymologiques. Selon Wagner peu d'attention était prêtée à l'aspect sémantique et au rapport avec la réalité de l'objet désigné par la parole. Cet auteur avait développé une vraie aversion envers ce qu'il appelait « étymologies construites sur les livres » (*Buchetymologisiererei*) et, en général, envers toute approche purement théorique et abstraite des langues vivantes, y compris dans la mise en lumière des rapports sarde-basque et sarde-berbère. Il avait ainsi adopté le dicton de Goethe : « *ein Blick ins Buch zwei ins Leben* ». Quant aux questions de substrat, pour Wagner, il était essentiel de faire référence aux données de la paléontologie et de l'histoire culturelle afin d'ouvrir une voie à la réflexion linguistique. Ainsi, dans *La lingua sarda. Storia, spirito e forma* (1950), les éléments de la paléontologie sont la prémisse indispensable à ses considérations sur les contacts linguistiques entre la Sardaigne et l'Afrique du Nord. Il fait référence aux travaux du paléontologue Pettazzoni (1910) et met en relief l'hypothèse d'une parenté des Protosardes avec des populations installées tout au long des côtes septentrionales de l'Afrique, à savoir de leur immigration du continent africain dans l'île de Sardaigne. Wagner soutient, suite à l'hypothèse de Pettazzoni, que les médiateurs entre l'Afrique et la Sardaigne ont été les Libyens d'Afrique septentrionale. Et à ce sujet, il rappelle que « *gli autori antichi* » considéraient les *Ilienses*, population éponyme des Sardes des aires montagneuses, comme provenant d'Afrique du Nord et apparentés aux Libyens. Il rappelle aussi que l'exécution des gens âgés et le rite « inhumain » autour du mort ont été mis en lumière en Sardaigne et chez les anciennes populations libyennes par les auteurs classiques (ces mœurs sont attestées chez Diodore (III, XXXIII, I) et Strabon (XVII) pour les *Megabari* africains). A ces faits paléontologiques généralement acquis par la communauté scientifique, qu'il appelle « *parallelismi etnici* », Wagner trouve des correspondances linguistiques : la « Voie Lactée » est appelée dans toute la Sardaigne sardophone (*b'ia dessa bádza* (/βálla) « voie de la paille ». Dans le domaine roman, il n'existe pas de dénomination similaire. Or, il est remarquable,

observe Wagner, que la même façon de dénommer la « Voie Lactée » se trouve chez les Kabyles auprès desquels cette dernière est appelée *abrid- b- ualim*. Wagner soutient que si le latin est la base de la langue sarde et si les apports des langues qui se sont superposées au latin sont, dans une mesure variable, plutôt importants, il n'est pas à négliger ce qu'il appelle « *l'elemento indigeno* », c'est-à-dire l'apport de la langue ou des langues parlée(s) en Sardaigne avant la domination romaine. Toutefois, il avoue être conscient du fait que la situation gnoseologique de la linguistique historique est celle de qui ne connaît rien des conditions linguistiques de l'île car aucune inscription protosarde nous est parvenue. D'après Wagner, l'indice linguistique probant de cette présence indigène demeure l'importante attestation d'une toponymie « préromaine » et les rares appellatifs qui ne peuvent pas être expliqués par le latin ou par une autre langue documentée. Néanmoins, il laisse l'étude de la toponymie et des appellatifs qui pouvaient avoir une physionomie préromaine respectivement à Hubschmid et à Bertoldi ; et il étudie certains préfixes censés apparaître dans des noms appartenant à la petite faune, à la botanique et à l'anatomie. En ce qui concerne la place du « libyque » dans les questions de substrat, en 1941, dans *Historische Lautlehre des Sardischen* § 175, il affirme que les préfixes « *θa-, ta-, θi-, ti-, θu, tu* » apparaissent dans le vocabulaire de la petite faune et dans certains phytonymes. Soit le nom de la « renoncule des marais » ou « grenouillette d'eau » ou « herbe sardonique » (*Ranunculus Sardous*) sard. *kuyúsa* (à *Mamoida*), il devient *θruyúsa* à *Nuoro*, avec métathèse et immixtion de *θ*, et la même plante est appelée *θurgúsa* dans le dialecte très conservateur de *Bitti*. D'après Wagner, l'influence des langues parlées avant l'affirmation définitive de la langue latine peut être reconnaissable à partir des langues romanes à condition que cette influence ait eu « *un impatto diretto* », à savoir que des traits caractéristiques d'une langue aient été transmis de la langue dominée à la langue dominante. Cela implique une situation de bilinguisme : si l'hypothétique préfixe du substrat est reconnaissable additionné aux vocables de différentes origines prélatines, il est présent aussi agglutiné à des formes d'origine latine comme dans lat. *LACERTA* « lézard » > (*Nuoro* et *Bitti*) *θilikèrta*, logudorien *tiliyèrta* « lézard » ; et lat. *IUGULUM* « joug » > (*Nuoro*) *θúkru*, log. *túyu*, camp. *tsúgu*, mais à *Baunei* *θúyulu* « cou ». Au sujet de ces formations, Wagner affirme que même si ces noms peuvent être en partie de formations onomatopéiques, on ne peut pas nier que de fait ce préfixe existe. Or, Wagner parle de « préfixes *θa-, ta-, θi-, ti- θu, tu* » mais, en réalité, il faudrait parler d'un préfixe *ta-*, d'après la distribution dialectale complémentaire de l'isoglosse /t θ ts⁴, et parce que les formes en *-u, -i* semblent être conditionnées phonétiquement par la voyelle de la syllabe successive. Un rapprochement avec l'ancien préfixe berbère *ta-* (cf. Stumme, 1889) est donc possible. Ce préfixe, présent dans des nombreuses paires, et attesté par des correspondances latin-berbère ex. lat. *BUDA* « massette » : panberb. sauf touareg *abuda/tabuda* au même sens ; lat. *CAUSA* « cause » : berb. (kab.) *tayausa* « chose ».

⁴ t logudorien = θ dialectes centraux = ts campidanien.

5. Hubschmid, la stratification complexe du fonds préromain du lexique et de la toponymie sardes, le substrat « eurafricain » et le substrat « libyque »

Héritier de Schuchardt, Johannes Hubschmid est considéré comme « il grande sistematore » dei sostrati mediterranei » (Silvestri, 1977), en particulier grâce à son œuvre, très documentée, « *Mediterrane Substrat* » (1960) où il accorde une grande importance aux phénomènes de « substrat » dans la formation ou la différenciation des langues indoeuropéennes et romanes. Dans la recherche étymologique, Hubschmid s'exprime en faveur d'une présentation de l'histoire lexicale dans le temps et dans l'espace. Ces critères seraient applicables soit au vocabulaire des appellatifs, soit à la toponymie attestée dans les documents, en soutenant que, souvent, la connaissance de la toponymie peut être utile dans l'explication d'appellatifs disparus. Dans « *Sardische Studien. Das mediterrane Substrat des Sardischen, seine Beziehungen zum Berberischen und Baskischen sowie zum eurafrikanischen und hispano-kaukasischen Substrat der romanischen Sprachen* », *Romanica Helvetica*, 41, (1953), l'auteur analyse un vaste vocabulaire d'appellatifs considérés comme prélatins. La Sardaigne lui semble à cet égard un terrain très favorable à l'investigation : « *Da nun Sardinien erst durch die Römer indogermanisiert wurde, fehlen im Sardischen vorrömische, indogermanische Zwischen-schichten. (...) Vorromanische Wörter ausserhalb Sardiniens mit Entsprechungen im Sardischen müssen vorindogermanischen Ursprungs sein, sofern die sardischen Wörtern nicht erst durch die Romanen nach Sardinien gebracht wurden* » (Hubschmid 1953 : 16). Hubschmid conteste un nombre de « bases » établies par les « substratisants » italiens des années 1920 et 1930 (Trombetti, Ribezzo, Battisti, Terracini, Alessio, Devoto, Bertoldi), en mettant en doute le principe selon lequel la reconstruction des substrats doit porter sur l'onomasiologie, c'est-à-dire partir d'un concept (une idée) et étudier ses désignations. Il entreprend d'édifier un nouveau système sur la documentation fournie par la langue basque, le berbère et le vocabulaire des langues d'une large zone autour de la Méditerranée. En 1953, il discerne deux substrats distincts, correspondant à autant de groupes de langues pré-indoeuropéennes : un substrat « eurafricain » sur le pourtour de la Méditerranée occidentale, qui serait le plus ancien, et un substrat « hispano-caucasique », chronologiquement un peu postérieur, largement répandu en Europe depuis l'Espagne jusqu'au Caucase (un substrat « tyrrhénien », qui serait le reste de langues apparentées à l'étrusque, importées d'Orient à une époque beaucoup plus récente étant compris dans le courant « hispano-caucasique »). Dans le chapitre 10, Hubschmid explique les présences berbères par l'action du roman de l'Italie méridionale en Afrique, mais c'est surtout dans le cadre théorique de la reconstruction du substrat appelé « eurafricain » qu'il rend compte des correspondances entre les langues romanes (dans leurs articulations dialectales), le basque et le berbère : « *Im Westen existierte ein autochtones Substrat. Es hat sich vermutlich im Iberischen erhalten und bildet eine autochtone Komponente des Baskischen sowie das älteste Substrat im Berberischen. Nach*

Auweis besonders einiger Pflanzennamen vorindogermanischen Ursprungs umfasste es die gesamte Pyrenäenhalbinsel mit dem westlichen Nordafrika, die Galloromania und grosse Teile von Italien mit Sardinien ». De plus, il semble que c'est par rapport à la Sardaigne et à ses rapports « reconnus » de substrat avec la Libye qu'il ressent la nécessité d'émettre une hypothèse (dans un dialogue idéal avec Wagner) sur l'existence d'un substrat plus ancien : « *Wenn Wagner schreibt : « il vero fondo della lingua paleosarda, quella degli Ilienses, rimane tuttora avvolto nel mistero » so ist dies wohl ungenau, wenn man an der antiken Tradition festhält, wonach die Ilienses libyschen Ursprungs sind. Vielmehr denkt Wagner an die vorlibyschen und vorhispano-kaukasischen Elemente des Sardischen, das Eurafrikanische* ». Dans une première partie, il analyse quarante-et-un mots sardes dont un certain nombre avaient été pris en compte par Bertoldi (1943 ; 1948a ; 1948b) et Wagner (1950) (auxquels l'œuvre est dédiée) comme préromans. La seconde partie s'attache à des mots pré-indoeuropéens qui n'ont pas, en général, des correspondants en sarde. En faveur du substrat « eurafricain », Hubschmid cite 4 accords berbères-basques-romans (§ 51 ; § 53 ; § 54 ; §55) et 4 correspondances berbères-basques (§ 57). Dans huit cas sur dix, c'est l'attestation berbère (cf. d'ailleurs p.125) qui amène Hubschmid à donner une physionomie linguistique au « substrat eurafricain ». L'accord berbère-basque-roman-sarde met en jeu les correspondances suivantes : sard. (logud.) *carrone* « jambe entière » provençal *garra* « jarret » port. *garra*, basque *garro* « tentacule du pulpe » rapproché du berb. chl. *agerru* « hanche » et kab. *agerrum* « grosse branche d'arbre coupée ». Dans le chapitre 57, il rapproche le nom berbère du « chêne vert » *akerruš* (kabyle) du basque *arta-karro* « chêne vert » et du provençal *garric* « touffe de bois dans un taillis ». Dans le chapitre 3, il propose l'étymologie des formes sardes *tsinníya* (campidanien), *θinnía* (dialectes centraux), *tinnía* (logudorien) « sparte » (DES, II, 546) en les rapprochant du berbère Nefûsi de Fassato *tsennīt*, « alfa, qualité inférieure pour confectionner cordes, nattes, etc. » (*Lygeum spartum* L., sparte » (Beguinot 1942 ; cf. aussi Bertoldi 1948a et 1948b). Le chapitre 4 concerne la forme sarde camp. *čèrda* « espèce de claie tressée » qui, d'après Wagner, dérive du latin *CĒTRA* (DES, I, 186 ; cf. aussi Múrcia Sánchez, 2010 : 459). Selon Hubschmid, le mot sarde a été introduit en Sardaigne avant la romanisation et il dérive de la même forme prélatine de laquelle serait issue le lat. *CĒTRA* « espèce de bouclier léger utilisé par les tribus des *Afri* et des *Mauri* » (Isid. *Etym.* 18,12-5). *CĒTRA* a été rapprochée par Bertoldi (1948) du berbère chleuh *ažerθil* « grande natte de laine et d'alfa » (Destaing, 1914). Or, en ce qui concerne le chleuh *ažerθil*, la forme de base reconstruite au travers de la comparaison interne au sein des dialectes berbères est *gertil* (cf. *DRB*, III, 892) « natte faite de joncs, d'alfa, de palmier ». Le lexème attesté en chleuh est présent, d'après les variantes locales, dans plusieurs parlers berbères éloignés géographiquement, à l'exception du touareg. Le sarde campidanien *čèrda* désigne une espèce de claie tressée qui servait (jusqu'aux années 1960) de natte et qui se mettait dans le chariot pour transporter les fruits. En tamazight du Maroc central (parler des Ayt Izdeg, Taïfi, 1991), la voix verbale *yerd* précise l'action d'« étendre sur le sol (les bras, les jambes), étaler quelque chose sur

une surface plane ». Ce mot est présent aussi en chleuh avec le sens de « être étendu sur le dos ». En touareg (Ahaggar) la forme *yerured*, rattachée à la même racine *yrd*, avec redoublement expressif de la deuxième consonne radicale « rouler en avant et en arrière, étendre de tout son long ». La forme touarègue est à rapprocher du kabyle *eyrured* « dormir sans pouvoir se réveiller, dormir d'un sommeil lourd » dont le sens primaire est « être étendu sur le sol en désordre ». On peut aisément reconnaître l'idée de « natte » qui est sous-jacente à toutes ces formes verbales appartenant à l'origine à un lexique technique : on étale les fruits sur le sol de la cuisine au-dessus d'une natte ; on s'étend au sol sur une natte qui sert de lit, etc. Ce lexème en forme simple, dans le sens reconstruit de « natte », peut être reconnu comme « le nom à la base du verbe d'état » théorisé par Cohen (1988) dans la morphosyntaxe historique des langues afro-asiatiques et par Galand (1987) pour les verbes d'état dans la formation du lexique berbère (Argiolas, 2011 ; 2017). Dans le chapitre 5, Hubschmid analyse la forme sard. log. *curcùzu* « broussailles », rapprochée du berbère(chao) *aqešquš* « morceau de bois qu'on heurte en passant », (kab.) « écorce du gland », touareg (aha.) *takuskust* « très petite gerbe, très petite botte, très petit fagot », etc. La forme est rapprochée du mot attesté chez Pline l'Ancien ((*Hist. Nat.* XVI, 432) comme ibérique, *cusculium* [« à présent et dès le passé elle est une graine, ou bien l'excrément d'un arbrisseau qui est une sorte d'ilex, appelé *cusculium*, en Espagne, elle sert aux pauvres gens à payer une partie de leur tribut » Pline l'Ancien ((*Hist. Nat.* XVI, 432)], et du lat. *QUISQUILIAE* « déchet, rebut ». Or, Bertoldi (1948) avait rappelé l'attestation de cast. *coscojo* ; cat. *coscoll* ; arag. *coscullo*, basq. *kuzkur* et *kiskil*. Et Haddadou (DRB, 104) enregistre en berbère les formes : *asakes*, pl. *isûkâs* « vêtement de rebut » *tikest*, pl. *tîksîn* « pièce employée pour rapiécer un objet » *takâsa*, pl. *tikâsiwîn* « viande cuite sous la cendre, séchée et coupée en petits morceaux » (to.) ; *kkes* « enlever, ôter, détacher, débarrasser, refuser, p. ext. cueillir, récolter, ramasser » *ukus*, pl. *ukusen* « fait d'enlever, cueillette, récolte, ramassage » (mc.) ; *ekkes* « enlever, ôter, être enlevé, être ôté, cueillir, ramasser » (kab.) ; *ekkes* « enlever, ôter » (siw.) *ekkes* «enlever, ôter, supprimer » (nef.) *ekkes* « ôter, enlever, p. ext. sévrer » *atekkes* « suppression d'une coutume » (ghd.) *ekkes* « enlever, ôter, être enlevé, être ôté » *ssekkes* « faire enlever, faire ôter » (wrg.). Ces formes sont probablement à mettre en relation avec le mot berbère (kab. chl. rif.) *seksu* « coucouc » (Argiolas, 2017).

Dans le chapitre 6, il prend en considération l'étymologie du sard camp. *éni* « *Taxus baccata* L. », il la fait dériver d'une forme **agini*, déjà rapprochée par Wagner et Bertoldi du basque *agin* « *Taxus baccata* L. ». Hubschmid rapproche les formes basques et sardes du berbère chleuh *tiqqi* « genévrier » et « *tag[gl]a* (Laoust, 1920) », et il fournit d'autres exemples tirés des parlers berbères (citons kab. : *tiggits* « chêne-liège », chao. : *θaga* « genévrier »). Dans les chapitres 7-8, il analyse les formes sard. log. *búða*⁵ et sard. camp. *sèssini* d'après les conclusions de

⁵ La correspondance entre le nom du typha en latin, BUDA, selon le *DELL* d'étymologie « inconnue » (cf. *DELL*, 68), et les formes berbères *abuda*, *tabuda* a été l'objet d'attention de la part de Schuchardt (1909), Laoust (1920) et André (1977). La question d'une origine

Schuchart (1909) et Bertoldi (1943). Le mot campidanien *sèssini* est rapproché aussi du mot berbère (kab.) *azezzu* « genet épineux » attesté aussi en chleuh et en tamazight du Maroc central (*azzu*). Dans le chapitre 9, il analyse le mot sarde (log.) *tattaròjo*, *totoròju* (camp.) *sattsarò* (*Arum italicum* Mill.) déjà rapproché par Alessio de l'ital. centr. (Matera) *azzara* comme étant formé par le préfixe prélatin *ta-* (dénommé par Alessio « article berbère »). L'étymologie proposée par Hubschmid est accueillie dans le *DES* (*DES*, II, 552) et par Paulis (1992). Dans le chapitre 10, Hubschmid analyse le mot campidanien *assudda/sudda*, l'appellatif populaire de l'*Hedysarium coronarium* L., comme dérivé du latin *SULLA/ SYLLA* au même sens. Les formes latines sont rapprochées du berbère (zoua. et chao) *θasulla*, au même sens. Dans le chapitre 15, Hubschmid étudie l'isoglosse pansard. *mà(t)ta* « plante », le berb. (rif.) *θamaṭṭa* « monton de hierba », le basq. *mata* « souche » ; le domaine gallo-roman témoigne le prov. *mato* « souche », les dialectes italiens septentrionaux et méridionaux attestent la forme en *-u* finale bergam. *matù* « robus sauvage » ; latal. *matta* ; calabr. *màttulu* « faisceau de foin » (pour une discussion sur cette isoglosse voir pag. 9 *infra*). Dans le chapitre 21, il analyse le toponyme sarde *gon(n)-*. En Sardaigne l'élément *gon(n)*, reconnu dans la série toponymique *Gonu*, *Goni*, *Gonnesa*, *Gonoi*, *Gonifai*, *Gonnosu*, *Punta Gonnoroco*, *Arcu de Gonazzé*, *Tanca Gonnai*, *Cala Gonone*, *Gonnos*, rapproché à la glose d'Hésychius d'Alexandrie : γόνα τὸ ὄριον φοίνικες par le sémitisant Movers (1841-1850), avait retenu l'attention de Terracini (1936). Terracini avait objecté qu'il s'agirait plutôt d'un « *termine libico affiorante in punico* » et il introduisait la question des emprunts pénétrés en Sardaigne de l'Afrique du Nord à travers la médiation culturelle carthaginoise. Bertoldi (1950) avait remarqué alors que le basque connaît la forme *goi* < **goni* = « montagne » et il mentionne les toponymes tautologiques *Gon-bizkar*, *Goni-bidea*, *Goi-mendi*. Les toponymes tautologiques du basque et ceux du type *Gonnos-montangia* du sarde devaient exister « dans une situation de bilinguisme » (affirme Hubschmid), c'est-à-dire quand la langue dominée était en train de laisser sa place à la langue dominante. Le sens du terme *gonn* prélatin devait être encore bien compris par les locuteurs qui habitaient la Sardaigne sous la conquête romaine. Movers (1841-1850) avait soutenu la coïncidence sémantique du mot γόνα que Hésychius attribue aux Phéniciens avec le sens de « montagne » sur la base du passage en punique du *Poenulus* de Plaute (cf. Szyner, 1967) « *gune bel balsamen* » dans lequel *gune* est un appellatif du dieu Baal, normalement restitué avec « hauteur » (cf. Gesenius 1837). Mais la forme ne se trouve pas attestée au niveau de la racine sémitique. Or, il faut remarquer que la

« africaine » de la forme latine étant désormais soulevée, Laoust proposa de considérer les formes nominales berbères comme dérivées du verbe *bedd* « être debout, se tenir debout », en relation à la verticale des tiges. Probablement présent dans la toponymie nord-africaine ancienne comme *Tabuda*, *Tabudium*, ce nom de la « massette » est reconnaissable sous la forme *tabúa* en portugais, *buda* en sicilien, *vuda* en calabrais, en sarde médiéval comme *Guda* (*CSNT*, 58) et en sarde logoudorien comme *bùda* (*DES*, I, 235). Les formes italiennes et sardes sont considérées par Wagner (*DES*, I, 235) comme dérivées du lat. *BUDA*, mais la forme portugaise, avec un « préfixe » *ta-*, peut témoigner d'une présence non latine dans le territoire de la *Romània*. (Argiolas, 2017)

forme *gon/gonn* est présente en Afrique du Nord avec une concentration particulière sur la zone côtière où la présence phénico-punique est attestée, outre que par l'archéologie par les noms composés tautologiques du type *Rusgonion* déjà chez Ptolomée (IV, 5). Gras, Rouillard et Teixidor (1991) ont remarqué que Strabon (*Géographie*, I.3.2) avait mis en évidence le rôle de reliment maritime par étapes dans les emplacements de la Libye, emplacements qui se trouvent à la mi-chemin entre la Phénicie et le détroit de Gibraltar. Probable témoignage de la position géomorphologique stratégique de la Libye pour les commerces phéniciens dans un premier temps et puis pour les positions militaires de Carthage, en kabyle (*DRB*, I, 819) est présente la forme *ag^wni* dans l'acception précise de « plateau de montagne ; terrain plat, dégagé, élevé par rapport à l'environnement ; stade ». La description que Thucydide (*Hist.*, 6.2.6) fait d'un emplacement phénicien trouve ici dans la définition kabyle une correspondance archéologique précise (Argiolas, 2017). Hubschmid rappelle que la forme berbère est pluri-attestée : elle apparaît en chleuh et en tamazight du Maroc central avec le sens de : « plateau entouré de collines, ravin, val ». En 1963, dans *Paläosardische Ortsnamen*, après avoir souligné le fait qu'on doit se garder d'alléguer des noms attestés dans des domaines linguistiques sans rapport historique (direct ou indirect) avec les langues romanes et de les considérer comme d'origine préromane et même préindoeuropéenne de certains mots qui s'expliquent tout simplement par une métaphore d'origine latine, Hubschmid identifie dans la toponymie sarde six substrats préhistoriques. Le premier est appelé comme en 1953 « eurafricain » et il est délimité par des isoglosses comme sard. *mât(ta)* « plante » ; berb. (rif.) *θamaṭṭa* « monton de hierba » (Hubschmid, 1963 : 148-150) basq. *mata* « souche » ; le domaine Gallo-roman témoigne le prov. *mato* « souche » ; les dialectes italiens septentrionaux et méridionaux attestent la forme en -u finale : bergam. *matù* « robus sauvage » ; latial. *matta* ; calabr. *màttulu* « faisceau de foin ». Blasco Ferrer (communication personnelle) penche pour voir dans ce mot pan-méditerranéen un *Wanderwort*, ou bien une « *voce peregrina* » en raison de l'extension de son attestation. La cinquième couche, pour laquelle serait difficile discerner les éléments introduits antérieurement à la conquête carthaginoise de l'île, est appelée « *das libysche Substrat* » (§ 5). Il repropose des rapprochements toponymiques indiqués par Schulten (1914) : Sardaigne : *Othoca*, *Bosa*, *Celsa*, *Gurulis* ; Afrique du Nord : *Utica*, *Bosa*, *Celsa*, *Curulis* et il rappelle que les *Jolaei* (qui prennent leur nom d'un héros mythique *Jolao*) devraient être arrivés en Sardaigne des côtes d'Afrique du Nord. Il rappelle aussi que Nicolas le Damascène (Ier siècle av. J. -C.) parlait de « Sardolibyens ». Et que *Othoca* en Sardaigne et *Utica* en Afrique du Nord avaient eu, par Wagner (1950), une explication au sein du sémitique comme « la ville ancienne » en opposition au type *māqōm hadašt* « la ville nouvelle (le lieu nouveau) » attesté soit en Sardaigne soit en Afrique du Nord. Le toponyme ancien sard. *Curulis* est interprété comme *Cululis* et rapproché du berbère *jellelet* « être rond, être de forme circulaire », *aglèlli* « rondeur, fait de former un rond ». La présence d'un probable suffixe en -*ulis* fait pencher Hubschmid pour une origine plus ancienne, et donc « eurafricaine » et non « libyque » de ce toponyme. A une couche

« libyque » est reconduite la base hydronymique paléosarde « propre de la partie méridionale de l'île [celle qui pourrait montrer le réflexe de la colonisation carthaginoise] » *-sip (voir aussi Paulis, 1987) présente dans les noms de fleuves *Riu Sibasca*, *Riu Sibingia*, *Riu di Sibili*, *Funtana Sibili*, avec passage p>b d'un thème qui a été rapproché de l'appellatif berbère *asif* « fleuve » - qui rendrait compte de berb. f< *p protoberbère. Les hydronymes sardes *Sorgente Sili*, *Funtana 'e Silia*, *Fiume Silis*, *Rio di Silla*, etc. pourraient être connectés au libyque *Sila*, nom d'un *pagus* et au berbère *tasellia* « petit ruisseau » (rif.) (Hubschmid, 1963). Pour un rapprochement avec le berbère il mentionne aussi la base hydronymique *tal-présente de l'Ibérie à l'Anatolie, y compris l'aire des Alpes (cette correspondance fut mise en évidence par Bertoldi 1948 et accueillie par Hubschmid). Cette base semble-t-elle présente dans de nombreux noms de fleuves sardes : *Rio Talare*, *Rio Funtana Talene*, *Funtana Talia*, *Funtana Taleris* etc. (Paulis, 1987). Dans une situation de bilinguisme où les langues parlées avant la conquête romaine et le latin devaient être utilisées au même titre, des composés tautologiques du type *Funtana Talene* pouvaient apparaître. Ce genre de composé fait en sorte que la première appellation reconnaissable comme ayant le sens de « source », et appartenant à la langue dominante, identifie aussi le deuxième élément de la composition. Ainsi est-il reconnaissable un élément commun à la série comme étant formé en *tal*. Dans l'exemple pris en considération, le deuxième élément en *tal* peut ainsi être rapproché du berbère (kab.) *tala* = « source ».

Comme l'a souligné Silvestri (1977) « *il probabile carattere preromano di un elemento onomastico o di un appellativo del lessico è il frutto di un ragionamento puramente indiziario, che tiene conto della forma del nome, del suo semantismo e della sua distribuzione geografica* ». Hubschmid (1963) définit l'action d'un substrat « libyque » relativement à une aire géographique bien délimitée, celle de la Sardaigne. Les études de Hubschmid (1963) exemplifient un discours sur le substrat où des résultats ont été obtenus en vertu des critères géolinguistiques de la distribution des isoglosses. Le mérite de Hubschmid consiste également à avoir soutenu et fondé la complexité stratigraphique des actions de substrat, en prenant les distances de la possibilité de pouvoir reconstruire une protolangue. Soit le cas de l'isoglosse « sard. *mà(t)ta* « plante, arbuste » berb. (rif.) *θamaṭṭa* « monton de *hierba* » (Hubschmid, 1963) basq. *mata* « souche » ; le domaine gallo-roman témoigne le prov. *mato* « souche » ; les dialectes italiens septentrionaux et méridionaux attestent la forme en -u finale : bergam. *matù* « robus sauvage » ; latial. *matta* ; calabr. *màttulu* « faisceau de foin ». Hubschmid (1956) propose de considérer sard. *má(t)ta* « plante » au sein d'une série « prélatine et méditerranéenne ». Or, l'attestation rifaine n'est pas isolée. La « filaire à feuille étroite » (*Phillyrea angustifolia* L.) évoque un olivier par son aspect, avec ses étroites feuilles lancéolées, persistantes, de deux à six centimètres et d'un vert assez sombre. Le kabyle (Dallet, 426) enregistre pour la « filaire à feuille étroite » la forme *tametwala*. Ce mot a été décomposé par Boulifa (1913) en « *tamet* et *wala*, issu du latin *olea* ». Cette explication sera reprise par Laoust (1920). Or, il s'agit probablement d'un mot composé d'après le calque au lat. *ARBOR(ES) OLIVARUM*

(Gromm. 253, 26 ; 82, 16), syntagme propre à la dénomination de l'espèce cultivée *Olea europea L. var sativa Haff. LK.*, en opposition à l'oléastre. Ce type lexical est bien attesté dans la Sardaigne romane avec sard. *mà(t)ta/árġore de olía* « [plante aux olives] olivier ». Au niveau syntagmatique, celui de la signification d'après Silvestri (1977), l'approche inductive dans la reconstruction des valeurs sémantiques préhistoriques ou à historiciser peut nous permettre de comparer le latin parlé de Sardaigne et le berbère et de reconstruire pour le sard. *màt(t)a* et le berb. (kab.) *tamet* le sens commun de *ARBOR* « plante, arbuste » (Argiolas, 2017).

6. Serra, « les structures externes » de la langue sarde et la comparaison directe avec le libyque de l'onomastique latine

Serra a écrit deux articles sur les contacts entre le sarde et le libyque : « Appunti sull'elemento punico e libico nell'onomastica sarda » (1953) dans *Vox Romanica*, 13, 1963, pp. 51-65 et « L'action du substrat libyque sur la structure des mots de la langue sarde » (1960) dans *Orbis*, IX, 1960 : 404-418 (mémoire présenté au 6^{ème} congrès international des linguistes, Paris, 1948). Dans « Appunti sull'elemento punico e libico nell'onomastica sarda » (1953), Serra donne une importance particulière aux correspondances onomastiques entre la Sardaigne et la Libye d'après « *un esame attento* » du vol. VIII du *Corpus Inscriptionum Latinarum (CIL)*. Il met en évidence l'élément libyque plutôt que l'élément proprement punique (sémitique). Son approche méthodologique s'inscrit donc dans la tradition comparatiste et elle a comme but la mise en lumière des correspondances phonétiques et, dans quelques cas, morphologiques (éléments formatifs et suffixes), à travers des séries établies entre le sarde moderne et médiévale et les attestations de l'onomastique libyque. Serra (1953) dessine un cadre historico-culturel qui fait fonction de prémisse en matière d'investigation linguistique: « *l'estensione dei rapporti della Sardegna con la Libia supera non solo i limiti cronologici della penetrazione politica e culturale punica in Sardegna, ma supera anche i limiti, sia di tempo che di spazio, dell'influenza punica in Libia, perché i rapporti che dalla preistoria, con il dio libico Jolau, eponimo della gente sarda dei Jolaei, attraverso le età del dominio punico, sotto i Romani poi e sotto i Vandali e sotto i Bizantini, rinnovarono in misura varia, ma senza interruzioni, l'afflusso perenne di elementi onomastici dalla Libia alla Sardegna* ».

Soit le nom de lieu sard. *Barcudi* : il est fait dériver d'un nom personnel non attesté **Barcuti* ou *-udi*, relié au fameux nom personnel « punique » *Barca* qu'il analyse comme étant d'origine libyque en le rapprochant aux noms *Bagude(m)*, « roi des Maures » (*Dion.*, 41,42), *Silbudi* (*CIL VIII*, 2016), *Nargeudud* (*CIL VIII*, 284), *Lambafudi* (*CIL VIII*, 270). Serra relève une terminaison commune en *-ud/uti*, *-ut* qui serait présente aussi dans les noms *Birthut* (*CIL VIII*, 4850), *Sanctuti* (*CIL VIII*, 2017).

Les noms de lieux et de fleuves sard. *Barècca* et *Bari Sardo* sont rapprochés du nom personnel libyque *Baricca* (*CIL VIII*, 10686), *Barig* (*CIL VIII*, 11941), *Barih* (*CIL*

VIII, 111941). A la même base de *Barecca* est reconduit le nom de lieu sard. *Baressa* « *foggiato secondo i nomi libici in -issa, -essa* (cf. *Massinissa, Membressa, Altavessa*) ».

Le nom de lieu sard. *Burune* est rapproché de *Burunitanus* (*CIL* VIII, 10570^e, p. 932). Le village sard détruit *Bùtule* apparaît dans les documents médiévaux sous la forme phonétique *Gùtule, Guthules, Guthule* et il est rapproché du nom libyque *Gutulus* (*CIL* VIII, 2847). *Cadàu*, nom de famille sarde, transcrit aussi en tant que *Catau* et *Cataus* est rapproché de *Catagus* (*CIL* VIII, 26778).

Soit le nom sard. d'un mont, *Cartili*, ce dernier est rapproché du nom d'un *oppidum* de la *Mauretania Caesariensis*, *Cartilis* et du nom personnel féminin *Cartilia* (*CIL* VIII, 21022). On pourrait ajouter un petit commentaire à ce rapprochement proposé par Serra en disant que les formes *Cartil-* en Afrique du Nord et en Sardaigne peuvent trouver un parallèle dans les toponymes ibériques *Juncaria* (dérivé de lat. *JUNCUS* « jonc » et *Cetraria* probablement en relation avec lat. *CAETRA, CĒTRA* « bouclier tressé ». Ces derniers peuvent être interprétés comme calques sémantiques. En effet *Cartil-* semble trouver une étymologie dans le mot pan-berbère (sauf touareg) */gartil/* « grande natte faite de jonc et de palmier », probablement à l'origine du grec *κάρταλλος* passé en latin comme *CARTALLUS, CARTELLUS*, (Argiolas, 2017).

Le nom de famille sarde *Cazula* est rapproché du nom de peuple Qazula, attesté dans les documents arabes médiévaux en tant que « *ramo dei Berberi Sanhaga, da cui deriva il nome di luogo Alcalà de los Gazules presso Cadice* » (Serra, 1953).

Le nom de personne ancien sard. *Mathuccar* est rapproché du libyque *Mattha* (*CIL* VIII, 17186) et « aux nombreux noms libyques en *-ar* » : *Mastar, Mascavar, Nabar* etc. sard. *Mazigane*, nom de lieu, est rapproché aux noms personnels libyques en *-an* de la *Johannide* de Corippe et à d'autres inscriptions d'Afrique du Nord tels *Jurata, Juratan, Juratani* et au nom *Mazuca* « *princeps Maurorum* », et *Mazucan*. Serra affirme : « il n. *Mazica* si connette al n. *Mazic, -ix, Masik* (Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, 1920-1929 : 115-118) ». En Sardaigne est attesté « l'ancien nom de famille » *Mazis* que Serra connecte encore une fois à l'ethnique *Mazices*.

Seméstene, petit village dans la province de Sassari, est rapproché à « *Thebeste, Theveste* « *urbs Numidiae orientalis in finibus Byzacenaeprope fontes fl. Begradae* » (*CIL* VIII, 1863).

Sard. *Sette Fraris* « les sept frères » est le nom d'un groupe de montagnes dans les environs de Cagliari : cette dénomination a été confrontée à *Septem fratres*, le nom que désignait les sept petites montagnes du *Djebel Moussa*, qui dominaient la ville d'*Abila* en Maurétanie Tingitane.

Siamaggiore, petit village dans la province de Cagliari est rapproché à *Siga* « *urbs in ora occidentali Mauretaniae Caesariensis...sedes Syphacis regis* (*CIL* VIII, 22630). L'ethnonyme *Suachesu*, analysable en tant que « habitant de Sua », localité

méconnue de la Sardaigne, a été rapproché de *Sua* ancien « *municipium* » et au berbère *sua* « source ». Le nom de *Thiesi*, petite ville dans les environs de Sassari, présent dans les documents médiévaux sous la forme de *Tigesi* (CSPS 96) est rapproché à *Thiges* « *urbs Numidiae australis* » (CIL VIII, 1172).

Dans la prémisses de son article : « L'action du substrat libyque sur la structure des mots de la langue sarde », Serra (1960) précise sa théorie sur l'action d'un substrat qu'il appelle « libyque » par le rapprochement avec les noms de lieu et les noms de personne « de la Libye que les inscriptions d'âge romain et les la tradition des auteurs classiques nous ont conservés » (Serra, 1960). Il ne compare donc pas le berbère et le sarde, mais la structure vocalique de l'onomastique libyque parvenue dans la transcription latine, et le sarde. Il met en évidence, dans cette étude, le fait que le sarde manifeste une « tendance lourde » à une réaction anti-latine dans la restructuration syllabique. Il identifie en sarde 32 schèmes morpho-lexicaux et il soutient que certains de ces mêmes schèmes (16) caractérisent les noms de lieux et de personnes de la Libye antique, terme qu'il emploie (comme d'ailleurs le terme « libyque ») dans son sens le plus étendu c'est-à-dire « de l'Égypte à l'Atlantique », mais aussi au sens plus restreint, « réduit à la Numidie et à la Maurétanie ». Il compare souvent des noms personnels avec des noms de lieu et parfois les « schèmes » se révèlent des suffixes (ou terminaisons – « *desinenze* » selon la terminologie de l'auteur). Voici l'étude de quelques suffixes (ou terminaisons) qui ont valeur d'ethnique (Serra 1960) :

- a. « en outre on relèvera dans l'Antiquité des terminaisons sardes *-chesu* (*-ghesu*) » dans des ethniques ou patronymiques, tels que *Bitichesu* « habitant ou originaire de Bitti ». Selon Serra une terminaison « méditerranéenne *-ak, -ek. ik* (i-ce, a-ce) », présente dans le libyque *MAZICES* ou *MAZACES, SOPHACES, MIMACES, IFURACES* et dans le mot libyque *addax, -acis* « antilope », etc. se serait ajoutée en sarde la terminaison latino-vulgaire *-esius* (<*e(n)sis*). Cette immixtion indigène et latino-vulgaire serait décelable aussi dans le nom de femme « libyque » *TIBULLESIA* (CIL, X 7973).
- b. *-itanus* Soit le sarde camp. *Calaritanus, Campitanus*, soit le libyque *BURUN-ITANUS* (CIL, VIII 10570) et *GIRIBITANUS* (CIL, VIII 7175) et *MIZIG-ITANI*. Selon Serra, « des ravissements de substrat se décèlent, non seulement par la structure de certains mots orientés vers la structure des mots libyques, mais aussi par des tendances négatives, opposées aux tendances propres des langues ario-européennes. Dans les mots de ces dernières on aperçoit des variations, soit des voyelles, soit des consonnes, mais on observe « dans les gémérations fort nombreuses et très courantes du parler sarde », constituées de membres dissyllabiques, la même monotonie qui domine dans ses chants et même dans la structure vocalique de ses mots. Il affirme donc : « On répète le premier membre sans la moindre altération, soit du radical, soit de la terminaison du premier membre : *canni canni, feri feri, chiri chiri, cori cori, duru duru, etc...*(...) Ces mots à réduplication semblent reproduire la structure

des noms personnels libyques tels quels *TARATARA* (*CIL*, VIII 1672, Numidia) ».

Voici *in extenso* les séries de correspondances établies pas Serra (1960) sur l'action d'un substrat libyque sur la structure des mots du sarde :

1) schème en *-i-i-i-*:

- 1a) *-ili*: sard. (nom de lieu) *Isili*; lib. *BIDIL* « *municipium* » (*CIL* VIII, 768), *BIRZIL*, *BIRZILIS* (*CIL* VIII, 4925), *IGILGIL* « *oppidum maritimum* » (*CIL* VIII, 715) : sard. *Chivili* nom pers. « *Gidinbili de Cabuterra* » ; *Gindil* « ville détruite dans le Sulcis », *Trissili*, *Tringili* « villes détruites près de Iglesias et Ghilarza » ;
- 1b) *-ini*: lib. *GIDDINIS* gén. npers. (*CIL* VIII, 23903), *TZIDDIN* (*CIL* VIII, 25168) sard. *Cirfini*, *Chirghini* (noms de lieu) ;
- 1c) *-iri*: lib. *MIBIRIS* (*CIL* VIII, 27035) *MISICIRI* (*CIL* VIII, 5217) sard. *Bibiri*, *Binari*, *Ittiri* (noms de lieu) ;
- 1d) *-ici* : lib. *TIMICI* (*CIL* VIII, 838) « ville » ; sard. *Mindigi* (nom de lieu) ;
- 1e) *-isi* lib. *TIGIS* ou *TIGISIS*, « ville de la Numidie » (*CIL* VIII, 960) sard. *Binnisi*, *Sinisi*, *Tintizi* (noms de lieux) ;
- 1f) *-iti* : lib. *PIRITIS* (*CIL* VIII, 9084) ; sard. *Gilitis* (nom d'une ville détruite dans le diocèse de Torres) ;
- 1g) *-if(ð)is*: lib. *SIFITIS* « *civitas* » (*CIL* VIII, 960) ; sard. *Bittiffi* (ville détruite dans le Monte Acuto) ;

2) *-à-i-i-*: lib. *Abbir* « *municipium* » (*CIL* VIII 102) sard. *Baradili*, *Baratili* ;

3) *-i-i-a* : « le schéma *-i-i-a* paraît dans certains noms de lieu qui nous semblent « puniques » comme *THIGIBA*, « ville » (*CIL* VIII, 2568,78), *GIBBA* « *oppidum Numidiae* » avec l'adj. dérivé *Gibbensis* et *Gippensis*, *Gippitana* (Augustin, *ep.* 65) phén-pun. <*GBL*>. Serra propose le rapprochement avec le sard. *Gisippa* (nom de lieu) ;

3a) *-illa* : lib. *TICHILLA* « *mansio* » (*CIL* VIII, 938) sard. *Berchidda* (nom de lieu) d'après le passage lat.-*ll*> sard. *-dđ* régulière en sarde ;

3b) *-ina* : lib. *MISINA* n.pers. fém. (*CIL* VIII, 8292), *CITTINA* (*CIL* VIII, 9187), *SIDDINA* (*CIL* VIII, 9077) ; sard. *Cilina*, *Sibina*, *Sircina*, *Sisina* (noms de lieux) ;

4) *-i-i-u* : lib. *CITTINUS* n. pers. (*CIL* VIII, 5127), *MICCINUS* (*CIL* VIII, 8117) *PIRSINUS* (*CIL* VIII, 8113) ; sard. *Cilirus*, *Limpiddu*, *Silinu* (noms de lieux) ;

5) *-i-u-i* : ici Serra fait une petite digression sur « les noms en *-úr(i)* ». Voici dans cette série les noms personnels libyques *TASCURI* (*CIL* VIII, 2200), *SARUR* (*CIL* VIII, 2165) et *SARUR* et *SARURE* (*CIL* VIII, 21654), *SARUNNE* (*CIL* VIII, 21596)

IMRUR et *KAPUR* « chef libyen » (Gsell, V 76 et 71 n.4) et les noms de lieu de l'Afrique actuelle, tels *Haruri*, *Tebruri*, *Zemmuri*, *Bir Saduri* ; en sarde il rapproche les noms de lieu *Gennuri* et *Pitinnuri* ;

6) -e-e-e : lib. *THEVESTE* « *urbs Numidiae* » (*CIL* VIII, 215) rapproché aux noms de lieu sard. *Semestene*, *Bolessène*, *Olessène*, *Lepedde* ;

7) -a-e-e : lib. *DJALECIS* n. pers. (*CIL* VIII, 6090), *ZAUCES* « peuplade » (Gsell IV 193-4, V 84) ; sard. *Cargèghe*, *Marene* (noms de lieux) ;

8) -a-a-a : lib. *ANTALAS* « *princeps Maurorum* » (Coripp. *Johann.*), *CALAMA* « *oppidum Numidiae* » (*CIL* VIII, 521), *ZATTARA* « ville de la Numidie » (*CIL* VIII, 511) ; sard. *Arzana*, *Màndara*, *Sàgama* (noms de lieux) ;

9) -a-a-ò lib. *NABABO* « *princeps indigenarum* » (*CIL* VIII, 9006) ; sard. *Agliarò*, *Punta Alzarò*, *Annanò*, *Tadasò*, etc. (noms de lieux) ;

10) -a-i-a : lib. *AVITTA*, « ville » (*CIL* VIII, 100), *MAZIPPA* « *dux maurorum* » (*Tac. Ann.* 52) ; *MASSIVA* « prince numide » (Gsell *Hist.* V.124) ; sard. *Cardiga*, *Capitta*, *Manissa* etc. (noms de lieux) ;

11) -a-ù-a : lib. *CAPUSSA* « roi des Massyles » (Gsell V, 122), *IASUCTA* n.pers. (*CIL* VIII, 1048), *TAMUDA* « ville » (Gsell *Hist.* V, 249) ; sard. *Pannuga* « ville romaine » ;

12) -uca : lib. *LIBICUS* (*CIL* X 3527), *SERBUCA* (*CIL* VIII, 16839) (n. pers.), *THIBIUCA* (*CIL* VIII 14289) « ville » sard. *mastruca* « ancien vêtement », *sattsaluga* « sorte de tarentule » ;

13) -à-a-i : lib. *ASCALIS* « roi maure » (Gsell V, 164), *BABARI* et *BAVARES* « *gens maurorum* » (*CIL* VIII, 1081), *CHANARIS* npers. (*CIL* VIII, 4884), *CHAFARIS* gén. n.pers. (*CIL* 4907) ; *DABAR* et *DABARIS* gén. npers. (*CIL*, VIII 15481), *HIABAR* n.pers. (*CIL* VIII, 17510), *MACTAR* et *MACTARIS* (*CIL* VIII, 118101), *MARMARIS* n.pers. fém (*CIL* VIII, 364) ; *MASTAR* « *castellum* », *SADDAR* « *res publica* » (*CIL* VIII, 567) *SAGARIS* (*CIL* VIII, 4945) *SATTARI* gén. n.pers. (*CIL* VIII, 5099) ; sard. *Balari* « peuplade sarde composés de mercenaires « ibériques ou libyques » ; *Caralis*, *Sadali*, *Ardali*, *Alari*, *Banari*, *Bannari*, *Lattari* (noms de lieux) ;

14) -ù-u-u : lib. *GUDULUS* n.pers. (*CIL* VIII, 5392) et *GUTULUS* n.pers. (*CIL* VIII, 2847) ; sard. *Guzule*, *Guthule*, « village détruit près de Ozieri » ;

15) -u-ù-u : lib. *GUDULLUS* n.pers. (*CIL* VIII, 1907), sard. *Udullu*, *Gudùnu*, *Nulùttu* (noms de lieux) ;

16) -u-ù-i : lib. *BURUN-ITANUS* (*CIL* VIII, 10570), *SURUGIS* (*CIL* VIII, 9881) ; sard. *Burùne*, *Huruli*, *Uruli*, *Orùle*, *Orùne*, *Norrùle* (noms de lieux).

7. Conclusion

L'action d'un substrat représente une forme de résistance culturelle et elle se prête à être définie aussi comme une « réaction » de la langue dominée sur la langue dominante. Toutefois, les langues changent aussi sans influence de substrat, ce qui pose une problématique spécifique à l'adoption de la méthode de la grammaire comparée. Nous partageons la position de Silvestri (1977) : « il problema di fondo riguarda i limiti di coesistenza e magari di congruenza fra approccio sostratistico da una parte e concezioni funzionaliste e strutturaliste dall'altra. Nelle teorie dell'azione del sostrato sembra che quest'ultima si espliciti soltanto ed esclusivamente a livello fonetico e sintattico: le vestigia lessicali vengono piuttosto inquadrati nella fenomenologia del prestito. La teoria del sostrato, nel suo ambito più naturale, quello del contatto di lingue, sembra annullarsi nella nozione molto più duttile e economica di "interferenza" che tuttavia non sembra poter dare una risposta adeguata all'esigenza di proiezione diacronica della fenomenologia del contatto » (p. ??).

Dans les rapports de substrat/adstrat, il n'est pas pris en compte le cas, bien étudié par la typologie linguistique, d'une compétence linguistique plurielle de la part de la communauté des locuteurs, à savoir les situations de plurilinguisme vs les situations de bilinguisme. Et les études sur la toponymie sarde semblent montrer la présence d'une « stratification complexe » (cf. Hubschmid, 1953 et 1963 ; Paulis, 1987 ; Wolf, 1988).

Dans le sens de la réflexion de Silvestri, on remarquera que souvent la comparaison-reconstruction proposée dans ces études met en jeu des mots techniques (botanique, tissage, etc.). Souvent la comparaison des mots techniques ne révèle pas de correspondances phonétiques régulières. Comme explicité dans l'étude lexicographique de sard. camp. *èrda*, seule l'étude des champs lexico-sémantiques semble permettre de situer l'histoire de ces mots dans un cadre formel général cohérent. C'est dire que dans la reconstruction de l'histoire technique des sens d'un mot, que « Dame sémantique » semble pouvoir venir en aide de « Dame phonétique ».

La comparaison-reconstruction interne au sein du berbère représente souvent la condition *sine qua non* de la validité de la méthode comparative. D'après Wartburg (1931), cette dernière doit poser la question d'une « histoire du mot » qui retrace une « innere Etymologie » à partir de l'étude des modes d'emploi déductibles des textes et des contextes socio-culturels. Néanmoins, la reconstruction interne - qui vise à identifier une proto-langue ou un état commun de langue - se heurte parfois à l'archaïsme. Si les langues plus anciennement attestées ne sont pas nécessairement les plus conservatrices, il n'existe pas de parler berbère plus archaïque des autres, chaque parler peut présenter des archaïsmes. Ainsi, l'archaïsme est une forme qui, par rapport aux autres formes attestées appartenant à la même racine, représente un obstacle à la théorisation d'un proto-berbère.

Un parallèle entre la Sardaigne et l'Afrique du Nord est suggéré indirectement par Augustin d'Hippone (*De grammatica - Regulae*, I, 3) lorsqu'il affirme que, à son époque (V^{ème} siècle), la valeur phonématique de la quantité vocalique du latin parlé en Afrique avait perdu sa productivité, c'est-à-dire que « les Africains ne faisaient plus distinction entre les voyelles longues et les voyelles brèves en parlant latin ». Témoignage, celui d'Augustin, qui semble concordant avec les résultats obtenus par quelques études sur l'épigraphie latine en Afrique du Nord (Acquati 1971 ; 1974 ; 1976). L'évolution du système vocalique du latin parlé de Sardaigne - cas unique dans la *Romània* - où la quantité vocalique apparaît en tant que variante allophonique peut être interprétée comme le réflexe de l'action d'un substrat, à savoir comme la survivance d'habitudes articulatoires communes avec l'Afrique du Nord. Comme l'a rappelé récemment Durand (1998), sauf que pour le touareg, qui a développé une opposition de quantité qui joue un rôle dans le système verbal - cependant Louali (1992) ne trouve pas de différence entre les voyelles longues et les voyelles brèves dans le système touareg des Abalagh (Niger) - la quantité vocalique n'est pas phonologique en berbère. Et dans ce sens, pour la reconstruction du système vocalique proto-berbère, sont éloquentes les travaux de Prasse (1973) et Bynon (1977).

Abréviations :

CGL= Corpus Grammaticorum Latinorum

CIL= Corpus Inscriptionum Latinarum

CSM= Condaghe de Santa Maria di Bonarcado (1120 - 1146)

CSNT= Condaghe de San Nicola di Trullas (1121 - 1139)

CSP= Condaghe de San Pietro di Silki (1065-1180)

DES= Dizionario etimologico sardo

DELG= Dictionnaire étymologique de la langue grecque

Bibliographie

- Acquati, A. (1971), « Il vocalismo latino volgare nelle iscrizioni africane », *Acme* 24, p.155-184.
- Acquati, A. (1974), « Il consonantismo latino africano nelle iscrizioni africane », *Acme* 27, p. 21-56.
- Acquati, A. (1976), « Note di morfologia e sintassi latino-volgare nelle iscrizioni africane », *Acme* 29, p. 41-72.
- André, J. (1977), *Les noms des plantes dans la Rome antique*, Société d'édition « Les Belles lettres », Paris.
- Antoinin le Pieux (1929), *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, éd. Otto Cuntz (de), Leipzig, (*Itineraria Romana*, 1)
- Argiolas, V. (2011), « CAETRA : le jonc, la tresse ou la guerre dans le travail des Sardes », *Atti del XIX Convegno Internazionale L'Africa Romana 16-19 Dicembre 2010 Sassari-Alghero*.
- Argiolas, V. (2017), *L'action du substrat/adstrat libyco-berbère en latin littéraire et épigraphique*, Thèse de Doctorat Inalco-Sorbonne Paris Cité.
- Atzori, M. T. (1968), *L'onomastica sarda nei Condaghi (cognomi e soprannomi)*, STEM, Modena.
- Augustin d'Hippone, (1968), *Corpus scriptorum Augustinianorum*, Augustinianum, Roma.
- Beguinet, F. (1931), *Il berbero Nefûsi di Fassato : grammatica, testi raccolti dalla viva voce, vocabolarietti*, Istituto per l'Oriente, Roma.
- Benveniste, E. (1957), « Problèmes sémantiques de la reconstruction », *Word*, Vol. 10 : 2-3, p. 251-264.
- Benveniste, E. (1966-1974), *Problèmes de linguistique générale I/III*, Gallimard, Paris.
- Bertoldi, V. (1943), *Linguistica storica*, Società editrice Dante Alighieri, Napoli
- Bertoldi, V. (1948a), « Quisquiliae Ibericae », *Romance Philology* I, p. 201-313.
- Bertoldi, V. (1948b), *Colonizzazioni dell'antico Mediterraneo occidentale alla luce degli aspetti linguistici*, Liguori, Napoli.
- Boulifa, S. A. (1913), *Lexique kabyle-français. Glossaire de la deuxième année de langue kabyle*, Adolphe Jourdain libraire-éditeur, Paris
- Bynon, Th. (1977), *Historical Linguistics*, Cambridge University Press, Cambridge
- Chaker, S. (1972-1973), « Dérivés de manière en berbère (kabyle) », *Comptes rendus du GLECS*, XVII, p. 81-96.

- Chaker, S. (1980), « La situation linguistique dans le Maghreb antique, le berbère face aux idiomes extérieurs », *Libyca* 28-29, p.135-152.
- Chantraine P. (2009) [1960-68], Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Klincksieck, ParisNuoro.
- Cohen, D. (1988), *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique*. Etudes de syntaxe historique, SLP, Paris.
- Dallet, J. M. (1982), *Dictionnaire kabyle-français : parler des Aït Menguellet (Algérie)* ; [rev., introd. et publ.par M. Allain, J. Lanfry, et P. Reesink] SELAF, Paris.
- Destaing, E. (2007) [1914] - *Dictionnaire français-berbère (dialecte des Beni Snous)*, L'Harmattan, Paris
- DRB= Naït-Zerrad, K. (1998), *Dictionnaire des racines berbères (formes attestées)*, I, Peteers, Paris/Louvain.
- Durand, O. (1998), *Lineamenti di lingua berbera. Varietà tamazight del Marocco centrale*, Università degli Studi La Sapienza, Roma.
- Galand, L. (1981a), « Le berbère », *Les langues dans le monde ancien et moderne*, III- Les langues chamito-sémitiques, CNRS, Paris.
- Galand, L. (1981b), « Variations sur des thèmes berbères en *ǧ* », *Compte rendu du GLECS XVIII-XXIII-2 (1973-1979)*, p. 311-320.
- Galand, L. (1987), « Du nom au verbe d'état. Le témoignage du berbère », H. G. Mukarovskij (ed.), *Proceedings of the Fifth International Hamito Semitic Congress*.
- Garbini, G. (1960), *Il semitico di Nord-Ouest*, Istituto Universitario Orientale di Napoli, Napoli.
- Gesenius, F. H. W. (1837), *Scripturae Linguae Phoeniciae monumenta quotquot supersunt*, Renk Books, Lipsia.
- Gras M., Rouillard R., et Teixidor P. (1991), « L'Univers phénicien », *Revue de l'histoire des religions*, tome 208, n°1, p. 76-80.
- Gsell, S. (1913), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Tome I, La langue libyque, Jourdan, Paris.
- Haddadou M. A. (2006/2007), *Dictionnaire des racines berbères communes*, Haut Commissariat à l'Amazighité, Alger.
- Hérodote - Thucydide (1964), *Œuvres complètes*, Édition et trad. du grec ancien par A. Barguet et D. Roussel, Collection Bibliothèque de la Pléiade (n° 176), Gallimard.

Hubschmid, J. (1953), "Sardische Studien. Das mediterrane Substrat des Sardischen, seine Beziehungen zum Berberischen und Baskischen sowie zum eurafrikanischen und hispano-kaukasischen Substrat der romanischen Sprachen", *Romanica Helvetica*, 41, Bern.

Hubschmid, J. (1950), *Mediterrane Substrat*, A. Francke, Bern.

Hubschmid, J. (1963), « Paläosardische Ortsnamen », *Atti e memorie del VII Congresso Internazionale di scienze onomastiche*, Firenze

Isidore de Séville (1945), *Isidorus Hispaniensi*, Laboratorios del Norte de Espana, Barcelona.

Laoust, E. (1918), *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa : grammaire, textes*, Paris, Librairie Ernest Leroux, XVI.

Laoust, E. (1920), *Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc*, A. Challamel, Paris.

Louali, N. (1992), « Le système vocalique touareg », *Pholia* 7, Université Lumière-Lyon 2, p. 83-116.

Mercier, G. (1924), « Quelques étymologies libyques », in *Revue africaine*, XXIV, p.149-151.

Meyer-Lübke, W. (1926), « Zur Kenntnis den vorrömischen Ortsnamen der iberischen Halbinsel », Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal, Madrid, p. 64-88.

Movers, K. F. (1841-1850), *Die Phönizier*, E. Weber, Bonn-Berlin.

Múrcia Sánchez, C. (2010), *La llengua amazigaa l'antiguitat a partir de les fonts gregues i llatines*. Tesi doctoral, Universitat de Barcelona, 2 volumes, § V. 13.12, p. 459, § V.13.18, p. 465-467, §§ V. 16.3 et 16.4, p. 496-501, § V.17.2, p. 510 et 1237

Múrcia Sánchez, C. (2011), « Que sait-on de la langue des Maures ? Distribution géographique et situation sociolinguistique des langues en Afrique Proconsulaire », Coline Ruiz-Darasse et Eugenio Lujan (éds.), *Contacts linguistiques dans l'Occident méditerranéen antique*. Collection de la casa de Velázquez, Madrid, p. 103-127.

Naït-Zerrad K. (2004), *Linguistique berbère et Applications*, Éditions L'Harmattan, Paris.

Pais, E. (1894), *Storia della Sicilia e della Magna Grecia*, Clausen, Torino.

Paulis, G. (1987), *I nomi di luogo della Sardegna*, Delfino Editore, Sassari.

Paulis, G. (1992), *I nomi popolari delle piante in Sardegna : etimologia, storia, tradizioni*, Delfino Editore, Sassari.

- Pettazzoni, R. (1910), « Paleontologia sardo-africana », *Revue d'ethnographie et de sociologie*, 3, p. 219-232, Paris.
- Pittau, M. (1991), « Una corrente linguistica egeo-anatolica nella Sardegna, communication in Sesta giornata camito-semitica e indoeuropea » sur le sujet Circolazioni culturali nel Mediterraneo antico, Sassari 24-27 aprile 1991 (résumé photocopié distribué lors de la conférence)
- Prasse, K. G. (1973), *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*. VI-VII : Verbe, Université de Copenhague, Copenhague.
- Pseudo-Apulée = Mylène, Pradel-Baquerre (2013), Ps. Apulée, "Herbier", introduction, traduction et commentaire, Université Paul Valéry, Montpellier III, Thèse de doctorat.
- Ptolomée (1828), *Traité de géographie*, Traduction française de Halma N., édition Ebberhart, Paris.
- Serra, G. (1953), « Appunti sull'elemento punico e libico nell'onomastica sarda », *Vox Romanica* XIII, 13, p.51-65.
- Serra, G. (1960), « L'action du substrat libyque sur la structure des mots de la langue sarde », *Orbis* IX p. 404-418 (mémoire présenté au 6ème congrès international des linguistes, Paris.)
- Schuchardt, H. (1909), « Lateinisch buda: tamarix », *Zeitschrift für romanische Philologie* 33 (Halle), p. 347-352.
- Schulten, A. (1914), *Geschichte von Numantia*, Bruckmann, Munchen.
- Silvestri, D. (1977), *La teoria del sostrato*. Metodi e miraggi, Macchiaroli, Napoli.
- Strabon (éd. 1867), *Géographie* - trad. Amédée Tardieu, Gallimard, Paris.
- Sznycèr, M. (1967), *Les passages puniques en transcription latine dans le « Poenulus » de Plaute*, C. Klinksieck, Paris.
- Stumme H. (1889), *Handbuch des Schilhischen von Tazerwalt*, J. C. Hinrichs, Leipzig.
- Taïfi, M. (1991), *Dictionnaire tamazight-français (Parlers du Maroc central)*, L'Harmattan-Awal, Paris
- Thucydide (1964), *Œuvres complètes*, Édition et trad. du grec ancien par A. Barguet et D. Roussel, Collection Bibliothèque de la Pléiade (n° 176), Gallimard.
- Terracini, B. (1927), « Osservazioni sugli strati più antichi della toponomastica sarda », *Convegno archeologico Sardo*, giugno 1926, Reggio Emilia, p.137-150.
- Terracini, B. (1936), « Gli studi linguistici sulla Sardegna preromana », *Sardegna Romana*, Roma, p.110-135.

Wagner, M. L. (1907), « Gli elementi del lessico sardo », *Archivio Storico Sardo* III, p. 370-420.

Wagner, M. L. (1931), « Über die vorrömischen Bestandteile des Sardischen », *Archivum Romanicum* XV, p. 207-247.

Wagner, M. L. (1933), « Osservazioni sui sostrati etnico-linguistici sardi », *Revue de Linguistique Romane* IX, p. 275-284.

Wagner, M. L. (1936), *Restos de latinidad en el Norte de Africa*, Biblioteca da Universidade, Coimbra.

Wagner, M. L. (1941), *Historische Lautlehre des Sardischen*, M. Niemeyer, Halle.

Wagner, M. L. (1943), « zum Paläosardischen », *Vox Romanica* IX, p. 290-306.

Wagner, M. L. (1997) [1950], *La lingua sarda. Storia, spirito e forma* (a cura di G. Paulis), Ilisso, Nuoro.

Wagner, M. L. (2008) [1960-1962], *Dizionario etimologico sardo* (a cura di G. Paulis), Ilisso.

Wartburg, W. (1931), *Grundfragen der etymologischen Forschung*, Schmitt (éd.), Berlin.

Wolf, H. J. (1988), *Sardisch : Onomastik, Lexikon der Romanistischer Linguistik*, Tübingen, IV, art. 289.